

Charles Baudelaire : à l'occasion du cinquantième de sa mort 31 août 1867

Autor(en): **Devire, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **19 (1917)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHARLES BAUDELAIRE

A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE DE SA MORT

31 AOUT 1867

Il y a quelque chose de piquant dans l'échéance de ce cinquantenaire en cette époque d'angoissante actualité. C'est un des thèmes courants et une des transitions favorites de la littérature de guerre que l'inintelligence parfaite dont nous faisons preuve aujourd'hui à l'égard de tout ce qui est d'avant-guerre. Ce lieu commun, en le cas particulier, prendrait-il couleur de vérité nouvelle? Baudelaire, une fois de plus, sera-t-il la victime d'une fatalité qui jusqu'à ce jour ne lui apporta que la haine, le mépris et la moquerie du grand public? Quelle époque en effet serait moins préparée pour le comprendre — lui, l'égoïste, l'épicurien, le Parnassien, le farouche aristocrate, et, qui pis est, le dandy, — que celle où toutes les fictions démocratiques de la nation armée, des lois sociales, du droit international, de la société des nations sont en passe de devenir des réalités avec lesquelles il faudra compter? Ainsi, serait-on tenté de prédire, Baudelaire, après les discussions que ne manquera pas de susciter le cinquantenaire de sa mort, décherra-t-il définitivement du piédestal de grand poète où d'aucuns ont tenté de l'élever.

Mais il n'en sera rien. En fait, Baudelaire — chose étrange mais non moins vraie — est en voie de conquérir les grâces du grand public. Par un singulier retour de faveur, où le poète lui-même aurait du reste prétendu distinguer un nouveau symptôme de la bêtise du public, le voici tout près de posséder la gloire. Gloire qui n'a que faire des harangues officielles et qui n'est peut-être, comme toutes les gloires d'aujourd'hui, qu'une notoriété; qui cependant suffit à corser et à maintenir l'admiration enthousiaste d'une élite de disciples. Ce cinquantenaire de la mort de Baudelaire a provoqué la publication d'une demi-douzaine, au moins, d'éditions complètes ou partielles, parues et à paraître de ses œuvres. Qui eût osé prédire à ce malheureux toujours criblé de dettes, qui pour 2000 francs aliéna tous ses droits sur cinq volumes de traductions de Poë à l'éditeur Michel Levy, et qui, en vingt-six années de labeur acharné a gagné *moins de seize mille*

*francs*¹⁾, qu'un jour la vente de ses œuvres deviendrait une fructueuse opération commerciale? En outre les articles sur Baudelaire, auxquels ces derniers mois ont donné le jour, révèlent une intelligence inattendue chez quelques critiques sans cela fort peu éclectiques. Et la renommée du grand solitaire de croître lentement, mais sûrement, de s'étendre et de se consolider, tard venue comme celle de Flaubert. —

Il est assez difficile de dire les raisons de ce succès qui n'est du reste point tout à fait inattendu. Succès de scandale peut-être encore dans une certaine mesure, tel que fut le premier succès des *Fleurs du mal*. Aussi bien, malgré les critiques favorables à Baudelaire, reste-t-il toujours quelques esprits exclusifs dont le jugement n'a pas varié, non plus que le point de vue où ils se placent pour le porter).² Le tort de ces incorruptibles censeurs gît principalement dans leur inertie.

Pourtant une bonne partie de nos contemporains aiment Baudelaire parce qu'ils le sentent avec ferveur et à leur manière particulière. Ceux-là — une minorité, — ne tentent pas d'entendre Baudelaire comme le comprirent ses contemporains. Les jugements même qu'exprimaient sur Baudelaire les Bourget, les Barrès, leur paraissent à l'heure qu'il est singulièrement surannés. Et en effet les critères changent, les perspectives se renouvellent. Comment plusieurs générations successives concevraient-elles les grands poètes toujours de la même manière? Telle émotion, nouvelle d'abord, devient fréquente, commune, et par là même négligeable. Tel rapprochement de mots, original au début, devient cliché et s'incorpore au langage courant. Et s'il est vrai, comme l'écrivait Baudelaire, que: „Créer un poncif, c'est le génie“, l'œuvre d'art est condamnée — non pas à périr, — mais à sans cesse se ternir et se parer d'un éclat nouveau, condamnée à une évolution continue d'esprit en esprit et de génération en génération suivant les réactions faiblissantes ou renforcées, corrélatives à l'accoutumance du public qu'elle provoquera chez le lecteur.

¹⁾ Ces renseignements nous sont donnés par C. Mendès dans le *Figaro* du 2 novembre 1902. L'auteur de la *Vierge d'Avila* s'est livré encore à un petit calcul dont le résultat est: que le gain quotidien de Baudelaire se monte à un franc soixante-dix centimes.

²⁾ Je rappelle la violente campagne que MM. J. Nargund et J. Hess ont menée au commencement de cette année dans le *Petit Bleu*.

L'œuvre de Baudelaire est la première à tomber sous le coup de cette loi qu'il a mise en lumière.

La génération qui eut vingt ans en 1870 et les contemporains de Baudelaire ont dégagé des *Fleurs du mal* surtout ce qu'on a appelé le *Baudelairisme*. Ce néologisme, à vrai dire, n'était pas bien nécessaire. A peine l'eut-on inventé qu'on parla de Baudelairisme avant la lettre comme on a parlé du Romantisme des classiques. Et de même que ce dernier terme, de même aussi que le Symbolisme, le Baudelairisme est devenu une de ces expressions dont il est impossible d'user sans auparavant le définir parce que, à défaut d'étymologie qui en détermine l'exact contenu, on ne sait jamais s'il est l'équivalent d'un système ou d'une individualité. Le sens le plus général qu'on donne au Baudelairisme, et que nous choisissons, est peut-être à chercher dans les éléments de la poésie de Baudelaire.

J'essaierai d'en indiquer quelques-uns.

A la base de l'œuvre comme de la vie de Baudelaire, nous trouvons la volonté; la volonté sous toutes les formes; volonté de travail purement et simplement. On sait que Baudelaire n'avait que dédain pour les poèmes en prose, parce qu'il n'en avait pas fait ce qu'il avait voulu en faire. „L'inspiration vient toujours quand l'homme la veut,“ écrit-il quelque part. Volonté de conciliation surtout. L'effort essentiel du Baudelairisme est de concilier les contraires. Idéalisme et réalisme, mépris et adoration, sensualité et ascétisme se mêlent et se confondent dans les *Fleurs du mal*. A la passion la plus ardente Baudelaire cherche la forme la plus chantournée, la plus précieusement et intelligemment subtile. Le besoin d'opposer et de concilier les conceptions et les sensations les plus disparates est un des caractères les plus frappants de l'œuvre de Baudelaire. La trace s'en retrouve jusque dans les titres de ses nouvelles inachevées: *Une infâme adorée, le fou raisonnable, l'amour parricide, la maîtresse vierge*. Cette opposition est pour lui proprement une condition de beauté. De la beauté dont le dernier mot est pour lui l'artificiel.

Un autre aspect du Baudelairisme est le dandysme. Et ce mot, comme l'a très bien montré M. Benedetto¹⁾, ne signifie nullement

¹⁾ *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Band XXXIX, Heft 1 und 3: *L'architecture des Fleurs du Mal*.

pour Baudelaire la ridicule doctrine de l'élégance de mousquetaire préconisée par les Brummel, les Barbey d'Aurevilly, etc. C'est, à proprement parler, une conception morale. C'est une perpétuelle surveillance de soi-même, une plus subtile conscience que la conscience même, dont l'effort tend à remplacer l'instinct automatique et spontané par un travail ininterrompu de la volonté. „Le dandy doit aspirer à être sublime sans interruption. Il doit vivre et dormir devant un miroir.“ Et l'ironie propre à Baudelaire apparaît en ceci qu'il conforme à cette discipline aussi bien son personnage extérieur que son être profond, qu'il affecte une préoccupation aussi grande de son col de chemise rabattu ou du nœud de sa cravate en Madras des Indes que de la solide charpente d'un sonnet.

Le dandy est un aristocrate. Aristocrate, Baudelaire l'est au point de s'imaginer une lignée d'aïeux: „Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions,“ écrit-il quelque part. Et puis ailleurs: „Enfance. Vieux mobilier Louis XVI, antiques. Consulat, pastels, société dix-huitième siècle.“ Or l'ascendance paternelle de Baudelaire est de paysans champenois, et sa mère était fille d'„ancien militaire“ bourgeois. Le dandy, c'est un dilettante: „Qu'est-ce que l'homme supérieur? C'est l'homme de loisir et d'éducation générale.“ Et ailleurs: „Un dandy ne fait rien... Etre un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.“¹⁾ Par exemple „Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer?“

Retenons cette dernière phrase. Elle contient en puissance tout l'orgueil de solitude que Baudelaire a si magnifiquement exprimé dans quelques-uns de ses poèmes, dans les *Fusées* et dans *Mon cœur mis à nu*. Pour trouver la solitude, l'aristocrate et dandy Baudelaire s'efforce de différer, veut déplaire et irriter. De là, son mépris pour le public et aussi son goût du paradoxe, de la facétie macabre qui doit effrayer le premier venu. „Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.“

Il y a dans le Baudelairisme autre chose encore que M. Bourget a trop subtilement analysé pour qu'on ose y revenir dans le détail. Le *taedium vitae*, cette horreur de l'être, cette nausée universelle devant les insuffisances de ce monde, dont le nom moderne est

¹⁾ „Le Baudelairisme, écrit J. Lemaitre, est le suprême effort de l'épicurisme intellectuel et sentimental.“

l'ennui. Et cet amour mystique — véritable foi détournée de Dieu et placée en la femme, — dont les sensations sont évoquées dans des litanies de tendresse et de troublante sensualité.

Baudelaire prétendait n'être pas sentimental. Ses amours pourtant furent sentimentales autant que sensuelles. Jeanne Duval „la Vénus noire“, „le vase de tristesse“, „la grande taciturne“, et Mme Sabatier „la très belle, la très bonne, la très chère“ ont tour à tour éveillé les puissances de ferveur du libertin et mystique poète. Sa passion, qui fut plus sensuelle pour la première, plus romanesque pour la seconde, procède d'un identique désir. Comme celui de presque tous les grands poètes, l'amour de Baudelaire trempe dans le rêve et — par conséquent aussi — dans le dégoût. L'entrevision d'une créature idéale rend plus profondes ses déceptions auprès de la femme imparfaite qu'il retrouve en s'éveillant à la réalité. Car la femme est naturelle et par suite haïssable! „Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est l'âme féminine,“ écrit-il à Mme Sabatier, et lorsqu'elle s'est donnée à lui: „il y a quelque jour tu étais une divinité... Te voilà femme maintenant.“ „Je n'ai pas la foi“ et il la quitte (31 août 1857).

L'influence de Baudelaire sur la littérature française a été incontestablement très grande. Superficielle d'abord (c'est ce qui fit que le jugeant au travers de ses premiers disciples, on le jugea fort mal), elle n'a pas tardé à s'étendre en profondeur. Sur l'école symboliste déjà elle s'est exercée, très réelle et considérable. Sur les quelques grands poètes contemporains et la littérature d'avant-garde elle agit sans pareille: jusqu'aux littérateurs nationalistes de la *Revue critique*, jusqu'aux théoriciens de l'empirisme organisateur qui ne surent mesurer leur admiration à Baudelaire. Baudelaire, pour les contemporains, est le précurseur de la littérature suggestive. Il a inauguré l'art moderne qui n'analyse que peu, qui surtout évoque et recrée des émotions en les prolongeant d'une résonance amplifiante. Il est l'inventeur du mode de connaissance poétique le plus général dans la poésie contemporaine, de cet art intuitif dont une caractéristique, qu'il faut citer, a été faite par M. Thibaudet, dans son exquis livre sur Mallarmé:

„Besoin de signification, telle est pour la poésie dans son effort vers une essence de lyrisme, la pierre d'achoppement. Tout mot signifie quelque chose, et signifier ce n'est pas suggérer. Ce-

pendant si chaque terme, si chaque phrase „signifie“, cette signification peut être amoindrie, estompée, réduite à une influence, à une évocation, à un charme. Et cela par une sorte de correction mutuelle, qui finalement fait rentrer l'une dans l'autre les notions, arrondissant leurs angles, leur enlevant, comme aux vers dans le poème, leur caractère terminal, y figurant des allusions à un sentiment que leur sens littéral ne saurait exprimer, et qui pourtant, du jeu de ces allusions, se détache vivant et pur.“

Vue sous cet angle, l'œuvre de Baudelaire prend une portée nouvelle. Pour bon nombre de nos contemporains Baudelaire n'est plus l'écrivain brutal et quintessencié qui se plaît à de morbides raffinements, le „décadent“ tour à tour onctueux, langoureux, voltairien et satanique. Il est avant tout le créateur d'une forme nouvelle d'où procède tout un mouvement littéraire, un Baudelaire robuste et idéal, l'admirable poète qui a écrit quelques centaines de vers de la qualité de celui-ci :

„Le printemps adorable a perdu son odeur.“

Cette poésie ne rassure pas, écrit M. J. Rivière ; elle ne verse pas d'illusions. Mais elle s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi. Souvent j'écouterai la voix de cet ange savant et désespéré.

NEUCHATEL

MAURICE DEVIRE



NEUE BÜCHER



DIE URBURSCHENSCHAFT ALS JUGENDBEWEGUNG. Von Max Hodann. Diederichs, Jena, 1917.

Es ist gut, dass diese Sammlung „zeitgenössischer Berichte zur Jahrhundertfeier des Wartburgfestes“ in der heutigen Zeit politischer Verflachung und Vereinseitigung unter unsere kommende Jugend geworfen wird. Sie lernt darin die vorwärtsstürmende Kraft erkennen, die Deutschlands akademische Jugend vor einem Jahrhundert auf die alte Burg im Thüringerland trieb. Eine revolutionäre Kraft, die nach der ideenmäßigen Durchdringung und der grund-

sätzlichen Erneuerung des öffentlichen Lebens strebte und den äußeren Freiheitswillen des Jahres 1813 in den inneren Freiheitsdrang eines zu schaffenden neuen Deutschlands umbilden und übertragen wollte. Zensor, Kammerherren und Reaktion wetterten und wüteten gegen diesen Willen einer wachgewordenen Jugend, und das steil aufgeloederte Feuer wurde gedämpft. Aber es erlosch nicht, es glomm weiter, es schuf die Geister von 1848, und es ist noch stark genug, im heutigen Augenblicke zur Flamme zu werden. Und der Tag ist nicht mehr so allzu fern...